

préjugés de la campagne, et que, petit à petit, j'aie le temps de les amener à me plaindre, à me croire ! Vivrai-je assez pour les détourner de leurs erreurs ? Les persuaderai-je jamais ?

» Ecoutez-moi donc, vous, mes enfants, et laissez-vous convaincre.

» Sois paysanne, Clarisse ! Oublie ces premières et inutiles leçons de dessin, de musique ou d'histoire que ta mère et moi nous t'avons données. Ne doute pas de mes paroles surtout ; crois bien que je ne veux que ton bonheur.

» Ce n'est pas l'instruction que je redoute pour toi, mais ses conséquences ; tu ne voudrais plus être paysanne, si l'on continuait à t'élever en petite demoiselle. Moi qui me meurs avec le regret de n'avoir pas vécu paysan, pourrais-je le devenir, si, par miracle, j'échappais à mes maladies ? Non, je n'en aurais la force ni au physique, ni au moral. Mes parents ont cru me donner un bel avenir en faisant de moi un demi-savant, une espèce de monsieur, un pauvre en habit noir ; tel j'ai vécu, et tel je serais encore forcé de vivre, parce qu'à mon âge on ne peut plus guère se changer.

» Hâte-toi donc, Clarisse, de devenir paysanne comme tes jeunes cousines Denise, Périne et Mariette.

» Quant à toi, Pierre-Paul, tu es encore trop enfant, grâce à Dieu, pour emporter de Paris autre chose qu'un vague souvenir qui ne contrariera point les desseins de ton père.

Pierre-Paul interrompit sa lecture :

— Clarisse ! murmurait-il ; mon père s'adresse à elle autant qu'à moi-même. Pourquoi donc l'avoir laissée à Paris chez une marquise, lorsque son projet était de la ramener ici, à Saint-Loup, en même temps que moi ?

Le lecteur du manuscrit entier laissa sans réponse une question si naturelle. Et pourtant la réponse s'y trouvait implicitement.

On voit le père de Clarisse craindre déjà pour elle le commencement d'instruction qu'elle a reçue ; c'est une petite demoiselle de Paris : se résignera-t-elle à être paysanne comme ses cousines ? Elle aura des souvenirs et des regrets fâcheux. Ces appréhensions doivent être rangées en première ligne parmi les causes qui firent accepter à Joseph Roverin les généreuses propositions d'Ismène.

Ouvrage informe d'un homme presque aveugle et qui ne peut se relire, le mémoire testamentaire appris à Pierre-Paul quelles avaient été les souffrances de sa mère et de son père,

avant, pendant leur mariage, et surtout à dater du jour où la naissance, les maladies et la mort de leurs enfants, transformèrent en détresse leur aisance passagère de quelques années.

Et toujours, après les peintures les plus navrantes, Joseph Roverin redonnait à ses enfants le même avis, le même ordre paternel :

« Vivez paysans, ne retournez jamais à Paris ; n'allez pas y perdre, avec la santé, le repos de l'esprit et la paix du cœur. Résistez à tous les conseils, à tous les exemples, à toutes les tentations. Au lieu d'accroître vos besoins sachez les restreindre. Croyez-en votre père, qui est d'accord avec les sages de tous les temps : c'est aux champs que l'homme jouit de la plus grande somme de bonheur qu'il soit permis de posséder sur la terre. »

Le précepteur latiniste et un peu pédant perçait après ce passage :

« Virgile, Horace, Lucrèce et l'auteur du *Prædium Rusticum*, ont dit en de beaux vers latins ce que je traduis ici pour vous, mes chers enfants.

» Trop heureux ceux qui cultivent les champs, s'ils appréciaient tout leur bonheur ! . . .

» Heureux qui ne connaît que les divinités champêtres !

» Ce fut parmi les laboureurs que la Justice fit son dernier séjour sur la terre !

» L'âge d'or ne dura que jusqu'au temps où les hommes bâtirent des villes. »

» Les écrivains profanes sont d'accord sur ce point avec nos livres sacrés, puisque la première ville fut bâtie par Caïn.

» Oh ! vivez aux champs comme Abel ! Sois pasteur de troupeaux, mon fils Pierre-Paul ; et toi, ma fille, ma chère Clarisse, n'espère pas trouver Booz ailleurs que dans sa terre après la moisson.

» Dans les villes on ne glane pas, on mendie, et, si l'on ne veut pas mendier, on meurt !

« Ille suos hominum fortunatissimus agros

« Diligat, obscuro positus qui rure colonus...

» C'est-à-dire : « Qu'il sache aimer ses champs, ce laboureur retiré dans une terre obscure, il est le plus heureux des hommes ! . . . »

» Mais pourquoi vous citer tant d'auteurs que vous ne connaîtrez jamais ! Ici je dois être père et non maître d'école ! Mon histoire est bien autrement éloquente que les Géorgiques et tous

les poèmes du monde sur le bonheur de la vie champêtre ! . . .

» Rien pour rien dans les villes ! L'air, l'espace et la lumière du soleil s'y vendent au poids de l'or. Le temps y est hors de prix.

» Depuis vingt ans, je tiens un compte avare de mes moindres minutes : j'abrège la durée de mes repas pour parvenir à les gagner ; mais la maladie est venue : faute de repos, elle nous a pris notre temps de travail, et voilà pourquoi nous mourons.

» Le sommeil est une dépense de luxe que les riches peuvent seuls s'accorder.

» Hélas ! je n'ai pu acheter le terrain où reposent les restes de votre mère, de vos frères et de vos sœurs.

» A l'instant où j'écris ces dernières pages, je dois jusqu'à leurs cercueils.

» Demain, pour acquitter une faible partie de mes dettes, je ferai vendre aux enchères notre pauvre mobilier, unique fruit de vingt années de labeur sans relâche.

» Le piano de ta mère sera vendu demain, Clarisse ! . . . »

Pierre-Paul, dont les larmes coulaient avec abondance, ferma les yeux pour revoir le passé :

— Oui, se dit-il tout à coup, c'était un piano pareil à celui des dames de Beauval, c'était un piano que ce meuble auquel se cramponnait — pendant la vente — ma pauvre petite sœur Clarisse, vêtue de noir . . . Et la foule des acheteurs nous entourait . . . Et mon père avait un bandeau vert sur les yeux . . . Mais après ? . . . après ? . . . que devint Clarisse ?

Un nuage de deuil s'abaissa devant les images qu'évoquait Pierre-Paul. Sa mémoire restait impuissante, et le cahier parternel était muet.

Écrit par fragments, entre le jour de la mort de Mme Roverin et celui de la vente à la criée, ce manuscrit, tout plein de récits affligeants, que nous croyons inutile de reproduire, se terminait brusquement par une phrase interrompue.

Joseph se proposait, sans aucun doute, de le compléter après son retour à Saint-Loup. S'il le cacheta, s'il l'adressa au notaire, ce ne fut que par un surcroît de prudence.

L'orphelin en était à peine au milieu de sa lecture lorsqu'une voix juvénile se fit entendre sur la place du village :

— Paul ! Pierre-Paul ! criait en courant ça et là Tanguy Morgan, qui sortait du Moire où ses Roverin rassemblés attendaient le jeune gars.

Absorbé dans sa douleur, Pierre-Paul n'entendit point.

Le chien Plantiau, qui gémissait aux pieds de son maître, dressa les oreilles, fit un mouvement et fut sur le point de rejoindre Tanguy.

Ses excellents instincts devaient le tromper cette fois. A la vue des larmes de Pierre-Paul, il se remit à lui lécher les mains ; il laissa passer le cousin de Marcelle, dont le départ inopiné fournissait au Moire le sujet de la conversation générale.

XIX.

ADIEUX.

Tanguy Morgan avait répandu l'alarme parmi les Roverin réunis au Moire dans l'attente de Pierre-Paul et du gros paquet cacheté de noir.

Denise, Périne et Mariette regrettaient Marcelle qui s'éloignait du pays.

La mère Gervais soupira en pensant au chagrin qu'allait avoir son neveu Pierre-Paul.

— Vous verrez, disait la Bernarde en grommelant, que notre jeune maître ira à la Plantelle, au lieu de venir ! Ce n'est pas bien . . .

— Vous vous trompez, bonne mère, répondit l'oncle Gervais, Pierre-Paul sait que je l'attends ici.

— Et puisque Tanguy le cherche, ajouta la mère Gervais, c'est qu'il n'est pas chez les Morgan.

— A savoir ! répartit la vieille. Pierre-Paul aura pris le pont de Lavignais . . .

— Et quand cela serait, dirent à la fois Briec et sa sœur Denise, nous restons à Saint-Loup, nous autres !

— Voulez-vous donc, ajouta Mariette, qu'il laisse partir Marcelle sans lui dire adieu ?

— Moi, dit Périne, j'ai bien envie d'aller à la Plantelle.

— Pierre-Paul va rentrer, fit l'oncle Gervais, nous irons tous ensemble.

— Mon père, demanda Julien, voulez-vous que j'aille chercher Pierre-Paul ?

— Et moi aussi, dit Briec.

— Oui, allez vivement !

Les deux frères sortirent, tandis que leur père disait avec humeur :

— Ce M. Emilien Durantais, qui ne fait rien à propos, avait bien besoin de venir chercher sa fille tout justement aujourd'hui.

— Pauvre Corentine! murmura la mère Gervais.

— Pauvre vous-même, répliqua la Bernarde, car notre jeune homme va vouloir nous quitter pour l'amour de sa *ptiote*! Il s'en ira aussi dans leur sauvage de Paris, d'où on ne revient que pour en mourir, quand on en revient seulement! Ah! mon petit Joseph, tu as eu trop de malheur!

— Ah ça! Bernarde! interrompit l'oncle Gervais, que diantre avez-vous donc depuis quel temps? Vous voici, à ma foi, de l'avis du maire et de Corentine, qui ne peuvent entendre parler de Paris sans pousser des hélas....

— C'est vrai, oui, c'est la pure vérité! dit la vieille.

— Eh bien! vous n'avez plus le sens commun, ma bonne mère!

— A d'autres! maître Gervais, vous nous la baillez belle! traitez-nous donc de radotense, maintenant. Grand merci!... vous êtes aimable, par exemple!...

— Laissez-moi dire, interrompit le fermier. Je comprends l'idée de Mathurin Lebleu, qui a sur le pavé de la grande ville son brigand de neveu Grégoire. J'excuse la voisine Morgan, qui croit que Paris lui a tué sa chère Jeanne-Marcelle. Mais nous qui n'avons pas de raisons pareilles, nous pouvons parler avec calme. Mon frère Joseph a toujours été la crème des honnêtes garçons, par la permission du bon Dieu....

— Qui garde son âme! dit la mère Gervais, en faisant le signe de la croix.

— Et dans ce monde, ajouta le gros paysan, il n'a pas eu la part trop mauvaise, m'est avis! Il a vécu la canne à la main, avec agrément, tandis que nous travaillions ici, sous la pluie et le soleil, hiver comme été. Il n'a pas eu de sécheresse, d'inondations, ni de mauvaises récoltes; il n'a perdu ni bétail, ni arbres fruitiers, et s'il est mort de bonne heure, le brave et honnête homme, ce n'est pas la misère qui l'a tué!... Il a bien placé sa fille, Clarisse, je ne sais guère comment, c'est vrai, mais je suis sans inquiétudes pour celle-là. Quant à son garçon, nous lui connaissons cinq cents bons écus que le notaire fait valoir, sans compter le restant que nous allons connaître ce tantôt.

— Ta-ta-ta-ta! fit la Bernarde, aurons-nous bien fini la semaine qui vient? On change de sentiments avec l'âge, quand la raison mûrit, père Gervais!... J'en ai changé, moi, en enten-

dant M. le curé et M. de Beauval être tout justement du goût à Corentine....

— M. le curé est curé, d'abord, répartit Gervais, et M. de Beauval, voyez-vous, aime mieux être le premier des premiers de la paroisse de Saint-Loup qu'un monsieur tout comme un autre dans Paris; quant à moi, j'ai mes quarante-huit ans, Bernarde, et ma raison a eu le temps de mûrir.

La Bernarde hocha la tête en donnant de fameux coups de béquille au chaudron pendu à la crémaillère et, tout en faisant dans la cheminée le plus affreux vacarme, elle répartit aigrement:

— Mûre, votre raison, comme les poires de l'an prochain! Je vous ai tenu sur mes genoux, et je pourrais bien être votre grand' mère.... Ah! mon bon Seigneur! les enfants seront toujours des enfants! Je ne suis qu'une pauvre vieille servante; j'ai tort, c'est clair. Les gamins d'un jour peuvent m'en remontrer. Vous n'avez jamais su jouer à la toupie, Gervais, ce qui m'a toujours fait soupirer plus d'une fois. Je le disais dans les temps à votre Symphorien: — Cet enfant-là nous donnera bien du mal à éduquer; il ne sait pas rouler la ficelle sur la toupie. Votre grand-père en riait, Gervais! mais je n'en ai jamais ri, non jamais!

Périne, Mariette et Denise se mordaient les lèvres pour ne pas éclater de rire, car, une fois que la Bernarde commençait à taper les chaudrons, elle débitait une kyrielle de propos qui les divertissaient à baise-mains.

Quant au père Gervais, bien que parfaitement maître chez lui, il cessait d'opposer aucune résistance, et allumait sa pipe avec un calme louable, dès que la vieille servante entamait le chapitre des reproches dont le premier était toujours sa maladresse au jeu de la toupie.

— Votre frère Joseph, lui, avait plus de dispositions pour tout, continuait-elle, en carillonnant. C'est un malheur qu'il soit allé à Paris! Et à preuve que, sans Pierre-Paul, votre Moire ne rapporterait pas moitié de ce qu'il donne à cette heure!... Oui, là; il faut apprendre le latin, mais labourer la terre avec, — comme disait M. de Beauval!.....

Tanguy fit le tour entier du bourg, passa chez le notaire, alla jusqu'à l'auberge de la Fourche et revint par le pont de Lavignais.

Brienc et Julien traversèrent ensemble le pont de la Grainée; le premier courut au cha-

teau où Pierre-Paul consultait peut-être M. de Beauval; le second arriva devant la Plantelle en même temps que Tanguy.

Emilien et Marcelle suivit de Jacques Morgan, Corentine et Renée, venaient d'en sortir.

— Pierre-Paul? se demandèrent à la fois Tanguy et Julien.

A la fois ils se répondirent:

— Je le cherche partout:

— Marcelle part et il ne le sait pas!

— Mon père, ma mère et mes sœurs l'attendent au Moire pour venir ici avec lui.

— Retourne chez toi, Julien! dit Tanguy à qui sa mère demandait tout bas s'il avait vu Pierre-Paul.

— Mère, Julien, Brienc, personne ne l'a rencontré.

— Ah! s'écria d'inspiration Corentine, il doit être au cimetière!

Tanguy repartit par le plus court.

Les Roverin, à l'exception de Pierre-Paul, vinrent du Moire pour embrasser Marcelle avant son départ, mais lorsqu'ils arrivèrent à la Plantelle, la cariole de Saint-Malo était déjà devant l'auberge de la Fourche. — Emilien y faisait monter sa fille, et tendait la main à son subrogé-tuteur, qui ne la serrait pas sans l'avoir attiré à l'écart.

Corentine sanglottait; Marcelle poussait des cris déchirants.

— La paix, je le veux bien, disait Jacques Morgan, je suis chrétien et sans rancune; mais vous avez eu deux gros torts envers nous autres, M. Durantais: *primo*, d'abord en épousant une Parisienne, et surtout en oubliant exprès de nous en faire part. Savez-vous bien que les méchantes langues pourront tourner ceci bien pire que tout le reste.

— Il me suffit d'avoir votre estime, Morgan; je méprise les calomnies. Quant à mon second mariage, si je vous l'ai laissé ignorer, c'est que je craignais de faire de la peine à Corentine.

— Mal calculé, M. Durantais, puisqu'aujourd'hui vous nous faites double chagrin! Ah! la maison va être bien vide, quand la petite n'y sera plus!

— En voiture! cria le conducteur.

Corentine rassembla ses forces pour dire encore à Marcelle:

— Courage! ma fille! je ferai tes adieux à Pierre-Paul!

Puis elle fut obligée de s'asseoir sur le banc

de l'auberge, où la famille Roverin la trouva pleurant entre sa fille Renée et son mari.

La cariole avait disparu dans la direction des Dames-Plorées.

Cependant un chien aboyait en courant après la voiture; deux jeunes gars le suivaient de près.

— Plantiau, mon père, c'est Plantiau! dit Marcelle.

Et se penchant à la portière, elle vit Pierre-Paul faire des signes de désespoir.

— Arrêtez! arrêtez! cria encore la petite fille.

— Non! n'arrêtez pas! dit Emilien.

Moralement harassé, las de reproches et d'adieux, pressé d'arriver à Fougères, agité par mille pensées pénibles, il devinait que le jeune Roverin, amoureux de Marcelle, devait être cet intrépide coureur qui accompagnait Tanguy Morgan.

Une descente accéléra la marche de la cariole.

Tanguy découragé, cessa de courir; Pierre-Paul ne se ralentit pas.

Il serait allé jusqu'à Fougères, si la pensée que son oncle Gervais devait l'attendre ne lui fût tout à coup revenue.

Alors, enflant sa voix, il cria:

— Marcelle! Marcelle! adieu!

Et là, succombant à la fatigue, il se laissa tomber sur un talus d'où l'on dominait tout le plat pays.

Or, ce talus était la limite de la Petite-Plorée.

Les yeux fixés sur la cariole, il ne vit qu'elle, tant qu'aucun accident de terrain ne la déroba à ses regards; mais lorsque la voiture lui fut cachée, ses larmes redoublèrent, et, s'apercevant du lieu où il se trouvait:

— Marcelle! murmura-t-il. C'est ici qu'est né son père, qui n'est revenu au pays que pour nous l'enlever! mais j'irai à Paris, moi!....

A Paris! répéta Pierre-Paul, avec égarement, mon malheureux père me défend d'y aller!....

Le cœur brisé, il ne tarda pas à reprendre le chemin du Moire, où les Roverin étaient de nouveau réunis.

— Mon oncle, dit-il à Gervais en y rentrant, j'ai lu les papiers que m'a remis le notaire; il n'y a dedans aucune fortune.

— Mais encore? demanda le fermier.

Pierre-Paul secoua la tête avec tristesse.

— Quelque secret! murmura l'oncle Roverin.

— Non! mon oncle; et tenez, lisez vous-même, si vous en avez la force.

A ces mots, le jeune gars lui remit le mémoire testamentaire, sortit et courut se jeter dans les bras de Corentine. Ils pleurèrent ensemble; la fermière, étonnée, n'eut pas besoin de le retenir au village.

— Toute ma vie je serai paysan! disait-il avec douleur.

— Oh! je comprends; ton pauvre père te l'ordonne! s'écria Corentine.

— J'obéirai!... mais Marcelle ne sera plus paysanne, elle!... Marcelle s'en va à Paris pour y être malheureuse, pour y mourir comme sa mère! comme la miennne!

— Non! non! elle n'y mourra pas! répartit Corentine avec feu. De loin, je veille sur elle! j'en ai le droit, cette fois-ci, vois-tu. Morgan est son subrogé-tuteur; il y a des lois en France. Notre enfant nous écrira, elle nous l'a promis... Et si la seconde femme de son père n'était pas bonne, par malheur, c'est moi, Pierre-Paul, c'est moi qui ferais le voyage de Paris!...

XX.

MARCELLE ET CLARISSE.

De Saint-Loup à Fougères, Marcelle ne cessa de sangloter; lorsqu'elle monta dans la diligence de Paris, ses larmes redoublèrent, mais la nuit vint, et le sommeil, tout puissant à son âge, finit par l'emporter.

Emilien put alors réfléchir longuement.

— Il faut, se dit-il, que Marcelle ne parle jamais à Clarisse ni des Roverin, ni même du bourg de Saint-Loup. Je le lui défendrai. Corentine a fait d'elle une enfant obéissante; elle suivra mes ordres à la lettre, et d'ailleurs, en ne parlant à personne de son village, elle oubliera plus vite son enfance de paysanne.

Emilien voulait, autant que possible, effacer les traces du passé. Telles étaient les conséquences funestes de sa visite au procureur du roi de Fougères, et de ses préventions contre la famille Roverin.

Peu d'heures après son départ précipité de Paris, passant d'une extrême fureur à une confiance extrême, il avait pensé bien différemment: il se fit une fête de son retour au village où sa seule présence dissiperait les rumeurs fâcheuses

et où chacun l'accueillerait avec joie comme un enfant du village. Il regrettait même un instant de n'avoir pas emmené Clarisse, qui aurait aussi retrouvé une famille à Saint-Loup. Maintenant, le père de Marcelle se proposait de lui donner des instructions qui devaient accroître sa défiance déjà fort grande envers sa belle-mère.

Les enfants sont beaucoup plus observateurs qu'on ne le croit en général; et comme nous le démontre le spirituel crayon de Gavarni qui n'exagère rien, leur jeune intelligence n'est pas moins terrible que leur naïveté. Marcelle remarqua fort bien toutes les impressions de Jacques Morgan et de Corentine.

Son père lui défendait de nommer les Roverin; sa bonne tante lui avait défendu de parler de Pierre-Paul; son père redoutait qu'elle dit toute la vérité à cette femme inconnue, qui allait lui servir de mère.

L'esprit de l'enfant travailla; et, nourrie par Corentine dans la haine de Paris, elle se prit à craindre, pour ne point dire à détester, sa belle-mère, la Parisienne.

A Paris, cependant, Clarisse, sans sortir de chez elle, avait tout à coup appris l'objet du voyage de son mari, car le comte de Lersant, à la sollicitation d'Ismène, était allé aux informations.

L'agent d'affaires, Bruny, lui en fournit d'incomplètes, mais qu'il trouva d'autant plus satisfaisantes qu'Emilien, né à Besançon, n'avait jamais parlé de ses rapports avec la Bretagne:

« M. Emilien Durantais, à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, avait épousé une jeune Bretonne qu'il eut le malheur de perdre peu après. »

Où s'était célébré le mariage, à Paris, en province? De quelle partie de la Bretagne était la première femme de M. Durantais? — Ceci ne fut point dit.

« Elle laissa en mourant une petite fille que sa sœur de lait avait élevée au village. »

Dans quel village? M. le comte ne le demanda point.

« Mais l'enfant, nommée Marcelle, venait d'être attaquée par un malfaiteur; les gens du canton accusaient son propre père; il était donc parti pour se justifier et reprendre sa fille qu'il ramènerait à Paris. »

Le comte déclara qu'à l'avenir sa porte serait fermée à M. Durantais, qui avait abusé de sa confiance. Il rédigea même en ce sens une lettre dont Ismène fut chargée. Ce fut donc de la pro-

pre bouche de sa protectrice bien-aimée que Clarisse fut renseignée sur le compte de Marcelle; elle poussa tout d'abord un cri de joie:

— Oh mon Dieu! dit elle. Sa petite fille était née avant notre mariage! Je suis heureuse!... Je t'aimerai, pauvre enfant sans mère! Je serai pour elle ce que vous fûtes pour moi, ma chère Ismène!

— Mon amie, répondit la comtesse de Lersant avec noblesse, ton premier mouvement est juste, il part d'un cœur généreux. Tu as raison de préférer ton malheur actuel à un malheur plus grand; ton mari, du moins, n'a pas été infidèle. Tu fais bien d'être indulgente et de vouloir accueillir maternellement l'enfant qu'on t'amène. J'é t'approuve, je te loue, je t'admire. Tu remplis ton devoir d'épouse chrétienne, et si tu parviens à aimer Marcelle, tu auras fait plus que ton devoir.

— Je priais pour elle, Ismène, quand je la croyais la fille d'une rivale vivante qui me dérobaient la tendresse de mon mari! Et je ne l'aimerais pas à présent! Tout mon bonheur m'est rendu! Ne le comprenez-vous pas?

— Si... mais, hélas! je ne puis le partager!

— Vous ma bienfaitrice, vous, ma sœur? murmura Clarisse avec un peu d'inquiétude.

Ismène reprit d'un ton triste, dont l'extrême tendresse ne corrigeait pas l'amertume:

— M. le comte de Lersant est justement indigné des procédés de M. Durantais, et moi, mon enfant, je ne saurais penser autrement que mon mari.

Clarisse sentit renaître ses douleurs.

— Eh quoi! dit-elle, vous ne pardonneriez plus à Emilien! Il a des torts envers vous, il mérite votre colère, je l'avoue, Ismène, mais il aura été mal conseillé, il réparera sa faute; vous savez bien qu'il est bon, qu'il est loyal...

— Clarisse! aime-le toujours, estime-le toujours! dit Ismène en présentant à regret la lettre du comte de Lersant. Moi, en te remettant ce message pour lui, j'obéis aux ordres de mon mari; je ne puis m'en dispenser.

— Cette lettre va causer une rupture entre nous! s'écria Clarisse en pleurant.

— Entre nous deux, jamais! dit Ismène d'un accent chaleureux.

Elle embrassa Clarisse, elle lui prodigua les noms les plus doux; Clarisse ne cessait de dire:

— Rempportez cette lettre fatale! ne m'obligez pas à votre tour de la remettre à Emilien!

Il est fier, il est ombrageux; vos bontés l'humilient déjà! ô Ismène! je vous en conjure, obtenez de M. le comte de Lersant qu'il renonce à punir ainsi mon mari!...

— J'ai vainement essayée, mon enfant, dit Ismène découragée.

— Le malheur! encore le malheur! murmura Clarisse

Ismène remporta la lettre, mais M. le comte de Lersant fut inflexible; il la fit jeter à la poste, et Clarisse, qui la reconnut, perdit toute espérance.

A son éclair de bonheur succédait un nouvel orage.

Emilien allait donc trouver chez lui, dès le premier moment, un motif de s'irriter contre, ses bienfaiteurs, contre ses seuls amis, à elle. Emilien serait plus profondément blessé que jamais.

Clarisse n'avait plus sa liberté d'esprit. Plus d'expansion, plus de joie possible; ses appréhensions lui glaçaient le cœur.

Après deux nuits de fièvre, d'insomnie, de tortures, lorsqu'enfin Emilien monta dans l'escalier lorsqu'elle reconnut son pas, lorsqu'il ouvrit la porte, et parut avec Marcelle, elle pâlit d'une mortelle pâleur, et tomba défaillante sur un fauteuil.

Emilien pâlit aussi, car il attribua le trouble de sa femme à l'arrivée de sa fille; il crut que la défaillance réelle ou simulée de Clarisse était un symptôme de haine, et d'un ton dur:

— Qu'avez-vous donc, madame, dit-il; que signifie cet accueil?

— Je sais tout, murmura Clarisse, d'une voix étouffée.

— Je m'en aperçois, madame! répliqua Emilien Durantais.

XXI.

LA MAISON PATERNELLE.

Emilien Durantais n'était pas moins déconcerté qu'affligé par l'accueil imprévu de Clarisse.

Naturellement porté à se faire des illusions, il avait à loisir, durant son voyage, préparé ses phrases, ménagé ses effets et arrangé ses scènes comme un auteur de libretto. Il voulait trouver Clarisse au salon entre ses deux autres enfants: on l'embrasserait, on le fêterait, ou le questionnerait; il produirait sa petite Bretonne, sans